

# NOUS DEVRIONS VIVRE LA NUIT

Par Clément Willer ~ Photo : Caroline Cutaia\*



\*Photographie réalisée en 2012, à l'occasion de l'interview de Michel Butel à retrouver dans *Novo* n°19.

**TROP JEUNE POUR FAIRE PARTIE DU CLUB DES NOSTALGIQUES  
DE *L'AUTRE JOURNAL*, CLÉMENT WILLER NOUS FAIT PART DE  
SA DÉCOUVERTE DE MICHEL BUTEL (1940-2018) À L'OCCASION  
DE LA PUBLICATION DE DEUX LIVRES MAGNIFIQUES  
AUX ÉDITIONS DE L'ATELIER CONTEMPORAIN.**

Si j'essaie de me souvenir comment j'ai découvert, l'hiver dernier, les livres de Michel Butel, que Béatrice Leca décrit comme « *l'homme le plus drôle et le plus désespéré du monde* », « *l'écrivain qui n'écrit pas* », « *l'écrivain qui écrit un livre en quelques jours* », « *l'enfant délinquant viré de toutes les écoles* », « *l'écrivain sauvant son journal avec des histoires parfois vraies écrites en une nuit* », il me semble qu'il faudrait commencer par dire que c'était par une journée pluvieuse de janvier. Une journée pluvieuse comme aujourd'hui d'ailleurs, vendredi 16 septembre ; c'est peut-être la même journée qui revient, sous un autre visage, le temps ressemblant au fond à une spirale tramée de ratures et de retours qu'on a du mal à comprendre. Le temps qu'il faisait le jour où j'ai ouvert *L'autre livre* n'a pas d'importance peut-être. Mais si je pense à ma rencontre avec l'écrivain qui n'écrit pas en même temps qu'il écrit, c'est étrangement la première chose qui me vient.

Il pleut, donc, et je lis *L'autre livre*, paru en 1997. D'abord par obligation, puisque je vais participer au projet de réédition de ses œuvres aux éditions L'Atelier contemporain, mais assez vite cette obligation devient le contraire d'une obligation. Ma lecture cette après-midi-là est entremêlée de moments d'inattention, de ces moments d'inattention qui sont en même temps le signe, la respiration d'une attention fascinée. Les livres qu'on aime sont ceux dont la frontière avec la vie se brouille, dans l'expérience et dans la mémoire. Je lève parfois la tête, je regarde par-dessus le petit livre bleu pâle, les gouttes de pluie ruisselant sur la fenêtre, les phares des voitures dans la grisaille de la rue. Puis je me replonge dans ses pages, où on sent de la rage, mais aussi de la douceur. Il arrive qu'un passage interrompe un instant la rumeur de la pluie, suspende le temps. Comme celui-ci : « *Nous devrions vivre la nuit, la nuit comme le jour. Les yeux ouverts. Lire la nuit, peindre la nuit, écrire la nuit, jouer la nuit, marcher la nuit, parler la nuit, travailler la nuit, aimer la nuit, manifester la nuit, étudier la nuit. La nuit nous est volée. Par une civilisation à nature foncièrement criminelle, qui ne commet qu'un seul crime : détruire la vie de chacun, de chacune d'entre nous.* »

En lisant ce passage, je me souviens de la soirée passée à La Solidarité avec une amie quelques jours plus tôt. On avait parlé une partie de la nuit, sans voir le temps passer. Avant de se quitter, elle m'avait dit : « *Le temps est passé différemment, pas vite ou lentement, mais d'une manière qui ne se mesure pas...* » Ou alors peut-être est-ce moi qui ai dit ça, je ne sais plus, je retrouve seulement ces mots que j'avais notés dans mon carnet. Dans ces moments où la parole nous relie d'une façon inattendue, miraculeuse, ça n'a plus beaucoup d'importance de savoir qui a dit telle ou telle phrase ; les phrases ont l'air de surgir comme des lueurs qui n'appartiennent à personne, dans l'obscurité de

l'abîme entre nos solitudes. Les choses ne se sont pas vraiment passées comme ça, j'invente quelques passages, c'est vrai. Mais on ne peut pas faire autrement, on ne peut jamais dire comment ça s'est vraiment passé. Je me souviens qu'il faisait nuit quand on buvait un café, et qu'il pleuvait quand je lisais *L'autre livre* quelques jours plus tard. Seules certitudes.

Pourquoi parler de la pluie, au moment où la tempête des événements, qui emporte « *l'ange de l'histoire* » dont parle Walter Benjamin, est plus violente que jamais ? Je ne sais pas. Peut-être parce qu'on a pu croire cet été qu'il ne pleuvrait plus jamais. Peut-être aussi parce que j'aime les journées pluvieuses, s'abriter chez soi ou dans un café pour écrire. Dans *L'autre histoire*, fable troublante qui dormait dans les tiroirs de l'écrivain à sa mort en 2018, et qui paraît aujourd'hui de manière posthume, Michel Butel m'a rappelé l'ange de l'histoire devant « *la catastrophe qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines* ». Cela se passe dans les jours qui suivent le 11 septembre 2001. Dans les dernières pages, Lena, intellectuelle brillante, laisse un mot à Matthias, écrivain légèrement égaré, avant de se donner la mort : « *Écris notre réponse à ce qui eut lieu, Matthias, à ce qui avait déjà eu lieu, à ce qui aura encore lieu. / Écris-la / dans notre langue, / qui n'est ni la langue de Dieu, ni celle du Diable, ni celle du Bien, ni celle du Mal / mais / celle de la beauté du monde, / oui, cher Matthias, / je te le demande / écris / dans notre langue / celle qui louange / la beauté du monde / où nous nous sommes connus...* » Après avoir relu ces lignes, je me mets à chercher une autre phrase encore, pour mieux comprendre ce qu'elles veulent dire, une phrase que j'avais notée dans un carnet, un petit carnet noir que je ne quitte jamais, où je recopie toutes les phrases qui surgissent comme des illuminations. C'est une phrase lue dans un numéro de *L'azur* de juin 1994, journal dont Michel Butel était la seule plume, sans bureaux, sans argent. C'est comme une phrase dite par un enfant, on ne sait pas très bien si elle est naïve ou lucide, porteuse d'espoir ou de désespoir : « *Seuls ceux qui croient encore à la beauté du monde peuvent changer le monde.* »

Je me souviens d'une dernière chose... D'être sorti le soir après avoir refermé *L'autre livre*, pour prendre l'air, fumer une cigarette, marcher sous la pluie, rituels d'hiver. En passant à côté de La Solidarité, je me décide à rentrer, je n'ai rien d'autre à faire. Après des heures à lire seul et à regarder par la fenêtre, ça fait du bien de retrouver cette atmosphère de chaleur humaine, fumée de cigarette, rumeur des conversations, rires. L'amie avec qui nous avons beaucoup parlé l'autre soir est là aussi ; on boit un café, puis on sort marcher dans les rues brumeuses, au hasard. Je raconte que j'ai passé l'après-midi à lire *L'autre livre*, à regarder la pluie par la fenêtre. Je raconte aussi que quelque chose d'étrange survient quand on écoute la pluie tomber assez longtemps ; on commence à percevoir une sorte de message indéchiffrable, dans une langue qu'on comprend sans la comprendre, une promesse d'un autre monde qui en même temps est déjà là. Je repense à une phrase dans *L'azur* : « *La joie n'est pas de ce monde, et pourtant elle est là, une exilée.* » On se tait un moment. Puis je dis que critiquer, théoriser, manifester, ça ne suffit peut-être pas... Qu'il faudrait aussi écouter la pluie, marcher la nuit sans but, pour donner une chance à un autre monde. Elle me dit : « *Il faudrait inventer une douceur radicale.* » On continue de marcher, en silence.

— **L'AUTRE LIVRE,**

Michel Butel, préface de Béatrice Leca, *L'Atelier contemporain*

— **L'AZUR,**

Michel Butel, préface de Jean-Christophe Bailly, *L'Atelier contemporain*